

## Elena Balzamo Décalcomanies

978-2-956-1193-7-1 ■ 152 p. ■ 12,5 × 19,5 cm ■  
12 €, numérique 9 € ■ mai 2020



# SOMMAIRE

- 3 LA REVUE DES DEUX MONDES**  
septembre 2020 | Charles Ficat
- 4 HYPHENINGS**  
septembre 2020 | Entretien avec Sonya Bilocerkowyc
- 5 LE MONDE DES LIVRES**  
3 juillet 2020 | Raphaëlle Leyris
- 6 LIBÉRATION**  
17 juin 2020 | Claire Devarrieux
- 7 LE COURRIER**  
5 juin 2020 | Maxime Maillard
- 8 BOOKALICIOUS**  
25 mai 2020 | Tara Lennart
- 9 LE POINT**  
21 mai 2020 | Marine de Tilly
- 10 UNE LECTRICE EN CAMPAGNE**  
13 mai 2020 | [lectriceencampagne.com](http://lectriceencampagne.com)
- 11 BAZ'ART**  
4 mai 2020 | [baz-art.org](http://baz-art.org)
- 12 LE SURICATE MAGAZINE**  
16 avril 2020 | Vincent Penninckx
- 13 CAUSEUR.FR**  
14 avril 2020 | Pierre Rigoulet
- 14 L'ALAMBLOG**  
11 avril 2020 | Éric Dussert
- 15 LE COURRIER DES BALKANS**  
15 février 2020 | Pierre Glachant

**LA REVUE DES DEUX MONDES**

septembre 2020 | Charles Ficat

**Décalcomanies**, d'Elena Balzamo, Éditions Marie Barbier, 152 p., 12 €

Dans le prolongement de *Triangle isocèle* (2019), Elena Balzamo continue d'égrener ses souvenirs d'Union soviétique entremêlés d'observations sur l'évolution de notre monde. *Décalcomanies* rassemble des souvenirs de vacances dans des datchas, aux sports d'hiver, de voyages en train. Les vignettes toujours aussi ciselées ne laissent pas d'offrir cette impression de délicatesse non dupe. Les remarques précises dévoilent un caractère bien trempé avec une constante en ligne de mire : la littérature. Chez Elena Balzamo, il est toujours question de livres et de grands auteurs. Si à 12 ans, à l'occasion d'un séjour en Ukraine, la jeune Elena a l'occasion de lire les œuvres complètes de Schiller et de Calderón, il n'est pas certain qu'elle ait tout saisi. Qu'importe ! « Comme disait Marina Tsvetaïeva, pour les enfants, il faut choisir les livres comme les vêtements : toujours une taille au-dessus. »

Dans ses *Décalcomanies*, l'auteure nous confie quelques pans de son quotidien à Chartres, où elle continue de s'émerveiller des vitraux de la cathédrale qui lui rappellent ceux de la station Novoslobodskáïa du métro moscovite. Elle semble éprouver une certaine affinité avec les chauffeurs de taxi pleins d'esprit et n'hésite pas à rechercher les lieux de mémoire d'une « Russie française », tel le grand cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois ou les librairies parisiennes YMCA et du Globe. Pas à un paradoxe près, Elena Balzamo n'hésite pas à lâcher : « De manière générale, je ne lis jamais en traduction les œuvres écrites dans une langue que je connais. Traductrice, je déteste les traductions. Certes, ça limite le choix : comment faire pour le hongrois ou le japonais ? Dans ce cas, le moindre mal est de les lire en russe. » Une chose est sûre : lire en français Elena Balzamo est un ravissement. Rien n'est « *lost in translation* ». Dans le texte, on y goûte sans modération. » Charles Ficat



## HYPHENINGS

juillet 2020 | Entretien avec Sonya Bilocerkowycz



<https://www.youtube.com/watch?v=ixS7T8Xy4Lo>

**LE MONDE DES LIVRES**

3 juillet 2020 | Raphaëlle Leyris

**Aller aux souvenirs**

Sur la couverture de *Décalcomanies*, une photo montre Elena Balzamo\* petite fille, brandissant un champignon. Elle ne se souvient plus quand elle a appris à faire leur cueillette, mais c'est un fait que, dans sa jeunesse soviétique, elle s'est adonnée à cette passion nationale, et qu'aujourd'hui, dans les forêts françaises si différentes de celles qu'elle a arpentées en Russie, elle prend plaisir à continuer. Ce n'est pas à la chasse aux champignons que cette spécialiste (et traductrice) des littératures scandinave et russe part dans *Décalcomanies*, mais à la pêche aux souvenirs, en particulier dans l'URSS de Brejnev, et aux détails susceptibles d'éveiller une réflexion piquante sur l'URSS d'hier ou la France d'aujourd'hui. Elle se saisit d'une image ou d'un mot, en contemple chaque face, chaque strie comme elle le ferait avec une chanterelle et



de ces observations naît un ouvrage étonné et étonnant. ■

**RAPHAËLLE LEYRIS**

► *Décalcomanies*, d'Elena Balzamo, Marie Barbier,

152 p., 12 €, numérique 9 €. \*Elena Balzamo collabore au « Monde des livres ».



## LIBÉRATION

17 juin 2020 | Claire Devarrieux



# « DÉCALCOMANIES », ATTENTION AUX DÉCALAGES

Par Claire Devarrieux  
— 17 juin 2020 à 17:26

Entre souvenirs et anecdotes, Elena Balzamo jeunesse russe jusqu'à son arrivée en France



Elena Balzamo. Photo DR



A une extrémité du récit, une enfance soviétique où tout manque. A l'autre bout, le vertige des réseaux sociaux, avec la vitesse de propagation des informations, vraies ou fausses. « *La brièveté et la longueur* », résume Elena Balzamo : une pensée réduite à un tweet, et puis des séries, ou des romans, interminables.

Née à Moscou en 1956, Elena Balzamo a quitté son pays pour épouser un Français, est devenue une historienne (et traductrice) de la littérature scandinave, tout en écrivant sur la littérature russe. Elle se souvient, dans *Décalcomanies*, de la manière dont parvenaient les échos de l'Occident lorsqu'elle était jeune, et des éléments étranges, friteuse ou lave-vaisselle, que présentaient les cuisines de camarades dont les parents voyageaient. Le citoyen soviétique sans contact avec l'étranger voyageait par les films et dans les livres. D'où des décalages, Paris s'avérait ne pas coller aux descriptions de Balzac. Même l'art culinaire était livresque. Anecdote des années 60 : lisant le mot « hamburger » dans un scénario, la traductrice, vu le contexte, pense qu'il s'agit d'un vêtement, genre imperméable sur le bras, puis, atterrée, constate que le personnage finit par le manger.

Bien des différences séparent la vie sous surveillance de l'autre côté du rideau de fer, et les Trente Glorieuses qui s'épanouissaient ici. Trouver une datcha pour l'été n'avait rien à voir avec nos locations saisonnières. Il fallait tout apporter, de la vaisselle aux provisions. Mais, à un certain point, toutes les enfances se ressemblent. Elena Balzamo a reconnu la sienne dans les souvenirs de Nabokov, alors que la famille avait des domestiques. Le bonheur d'aller aux champignons, l'ivresse de la nature : les citadins français qui découvraient la campagne dans les années 50 peuvent se reconnaître dans *Décalcomanies*. Et comprendre ce que l'auteure écrit : « *Nous faisons du vélo, nous jouions au ping-pong, aux cartes, au loto, au Monopoly... Rien de plus ordinaire, à ceci près que la plupart de nos jeux et jouets étaient fabriqués à la maison.* »

Les parents d'Elena Balzamo, deux scientifiques, avaient un canoë, de quoi fournir des étés de rêve. Au titre d'expérience, on retiendra un séjour chez des paysans ukrainiens. Elle avait 12 ans. L'ennui menaçant, son père l'emmena à la bibliothèque municipale, où elle emprunta Schiller et Calderón. « *Comme disait Tsvetaeva, pour les enfants, il faut choisir les livres comme les vêtements : toujours une taille au-dessus. J'ai donc avalé les sept volumes de Schiller et les six de Calderón, et ce fut cette lecture qui rendit les vacances ukrainiennes inoubliables.* » Elle en conçut le goût des œuvres complètes. Une grande culture irrigue ces pages, qui passe par Brodsky et les livres interdits de Soljenitsyne.

Claire Devarrieux

*Elena Balzamo Décalcomanies* μ Marie Barbier. 152 pp., 12 €.

**LE COURRIER**

5 juin 2020 | Maxime Maillard



## Souvenirs d'une jeunesse soviétique

**Chroniques** ▶ Née à Moscou une année après la mort de Staline, Elena Balzamo a grandi dans un monde marqué par la pénurie, l'aventure et l'absurdité quotidienne. Aujourd'hui établie à Chartres, cette traductrice et historienne de la littérature a recomposé en français ses souvenirs soviétiques dans un exquis petit livre.

Paru au sein de la jeune maison Marie Barbier Editions, *Décalcomanies* porte bien son nom. Chaque chapitre s'articule autour d'un dépôt d'images, d'un décalque d'impressions que viennent éclairer rétrospectivement réflexions et références à la littérature. Dans *Autre rivages*, l'autobiographie de Nabokov, elle puise ainsi les échos à ses robinsonnades en nature. Illustrant le rôle central joué par la datcha dans l'imaginaire collectif, elle convoque les baignades, la cueillette des cèpes (une passion russe), la fabrication artisanale du Monopoly, « jeu capitaliste par excellence ».

La narratrice fraie avec légèreté dans cet univers de conte de fée strictement régi, parvenant

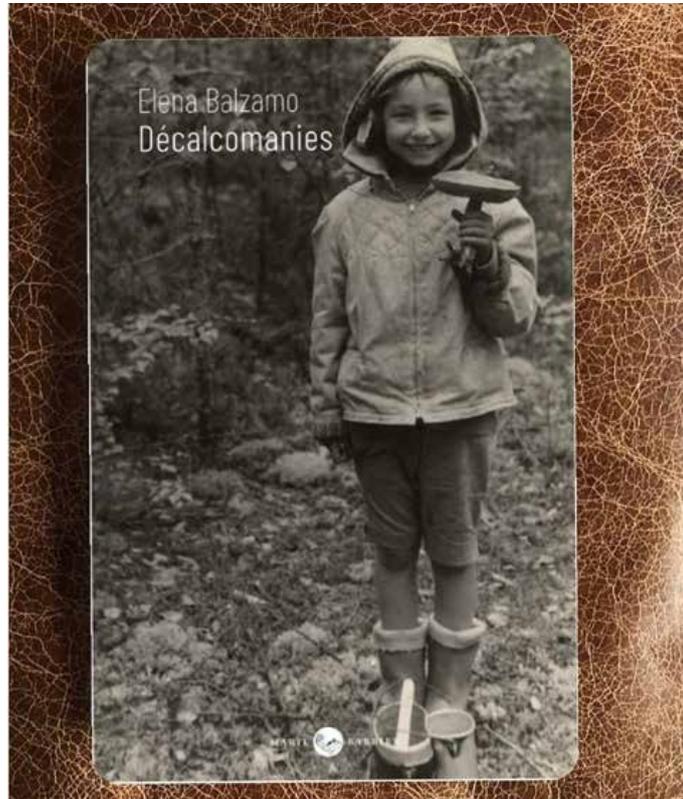
à ressusciter l'émotion sans perdre de vue la réalité sociale d'alors. Le récit de ses années de skieuse d'élite dans un environnement pauvre en infrastructures (tire-fesses intermittents, lattes de fortune) génère un décalage comique; il permet surtout de souligner le rôle symbolique du sport. L'adolescente jouissant du privilège de voyager au-delà du cercle polaire – à Kirovsk, ville minière – ou dans les Carpates, à la découverte de la paysannerie des kolkhozes.

**De même l'évocation personnelle** des trains (autre rituel immuable), des objets occidentaux (friteuse) ou des livres s'enrichit-elle du regard de l'essayiste, dans un va-et-vient entre aujourd'hui et hier. Sur l'attachement culturel aux livres, Elena Balzamo consacre de belles et édifiantes pages. Imaginez une famille disposant d'une nuit pour lire un seul exemplaire d'un livre interdit de 400 pages... **MAXIME MAILLARD**

**Elena Balzamo**, *Décalcomanies*, Marie Barbier Editions, 2020, 152 pp.

**BOOKALICIOUS**

25 mai 2020 | Tara Lennart



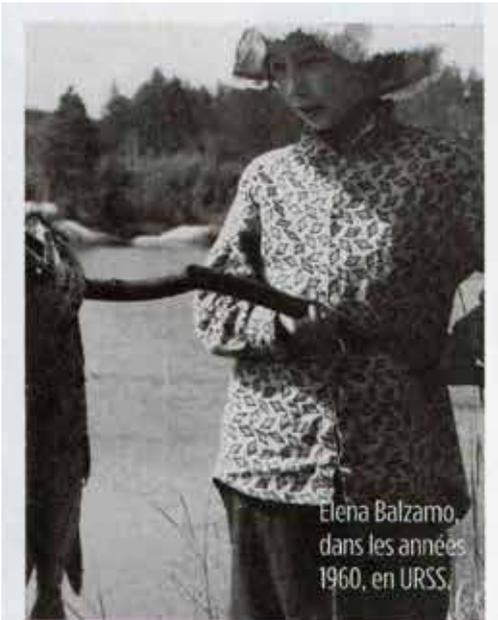
« bookalicioustv Décalcomanies. Elena Balzamo. @marie\_barbier\_editions - Lire un nouveau livre d'Elena Balzamo, c'est avoir l'impression de s'asseoir à côté d'une vieille connaissance et de discuter du temps qui passe et des souvenirs autour d'une tasse de thé. Une telle vie, doublée d'un incroyable sens du détail et de l'anecdote, se dégage de ses textes que l'on prend un certain plaisir à la suivre dans ses récits en pleine URSS pas très glamour. .

Ici, Elena Balzamo raconte son enfance dans un pays un peu assoupli (on est sous Brejnev), où la population peut goûter à quelques distractions comme les vacances dans les datchas. Au milieu des souvenirs, des observations actuelles se glissent, égratignant la France actuelle avec autant de pertinence et de tendresse que la Russie communiste de son enfance est affectueusement moquée. Entre camps de vacances, compétitions sportives, aventures familiales et autres péripéties, Elena Balzamo retrace avec humour, tendresse et précision une époque, un cadre de vie qui n'est souvent connu que par la propagande ou l'absence de critique. .

Son style coule avec la fluidité d'un conte ou de ces histoires que l'on se raconte en évoquant sa jeunesse. Les images se succèdent, rendant palpables dans notre esprit ces décalcomanies recherchées, ces instantanés dans lesquels nous sommes soudain plongés. Elena Balzamo mêle brillamment mémoires personnelles, témoignage d'une époque, récit de vie, immersion culturelle dans ce texte ciselé et dépayçant. - @ettutti quanti #livre #lire #lecture #litterature #instalivre #livrestagram #bookstagram #lecture dumoment #lecture addict #livreaddicit #chroniquelitteraire #bookalicious #tousenlibrairie #booklover. »

**LE POINT**

21 mai 2020 | Marine de Tilly



Elena Balzamo, dans les années 1960, en URSS.

**Salade russe**

**Récit.** Elena Balzamo (*médaille*), devenue une grande historienne des langues et littératures scandinaves, a grandi à l'ombre d'une potence. Dans les années 1960 en URSS, sous un régime brejnévien qui tremble mais résiste, elle engloutit les livres interdits, défie le communisme en encaissant des primes sur un Monopoly confectionné par elle-même et ap-



prend le suédois parce qu'elle croit que même « la plus petite langue rend le monde plus grand ». Les nuits d'été, avec ses amis, elle se cache pour réciter de la poésie, faire des blagues politiques et rêvasse du Paris de Balzac et du Londres de Dickens. En 1981, Elena prend un aller simple pour la France, où elle soutient une thèse et écrit des livres qui parlent de France et de Russie, d'oppression et de liberté. Si son œil français tacle volontiers la Russie d'hier, son œil russe rigole aussi, des Gilets jaunes, par exemple, et des remarques des chauffeurs de taxi fans de Poutine – « En voilà un qui saurait vite mettre de l'ordre dans ce bordel », ou des prescriptions féministes en matière de langage (« autrice ? La barbe ! »). Savoureux bouquet de réflexions et de souvenirs d'ici et de là-bas, « décalque » de deux univers flanqué de fantaisies, de péchés mignons et de quelques « manies », cette « décalcomanie » drôle et pleine d'esprit ajoute une note de plus à la formidable partition franco-russe d'Elena Balzamo ■ **M. D. T.**

*Décalcomanies*, d'Elena Balzamo (Marie Barbier, 152 p., 12 €).

CHARLOTTE JOLLY DE ROSNAY/ROBERT LAFFONT - JAI LU - COLLECTION PARTICULIÈRE/DR - ED. MARIE BARBIER



## UNE LECTRICE EN CAMPAGNE

13 mai 2020 | [lectriceencampagne.com](http://lectriceencampagne.com)

# La livrophage

lectrice en campagne

## Décalcomanies, les jolis souvenirs russes d'Elena Balzamo

« J'ai découvert Elena Balzamo avec « Triangle isocèle » chez la même éditrice. Une lecture qui n'est pas dans mes habitudes, des pas de côté de temps à autre ouvrent sur des sujets traités autrement qu'en littérature. Ici encore, l'auteur – sans « e » parce qu'elle n'aime pas ça... – nous raconte ses souvenirs, ceux de sa vie et son enfance en Union soviétique. Dans le premier livre, elle racontait essentiellement son parcours vers son métier de traductrice et historienne des langues et littératures scandinaves, et partageait son immense amour des langues et littératures. La Russie et la littérature...

. On retrouve ici un beau sens de l'humour et de la dérision, et ça procure une lecture sans aucun ennui et comme ci-dessous, le sourire aux lèvres.

La majeure partie du livre est consacrée d'abord à des souvenirs d'enfance; les vacances, le sport, la lecture, la vie quotidienne où tout est pénurie. Même si du point de vue d'un enfant qui n'a rien d'autre à quoi comparer sa vie, le canoë bricolé et le camping, ces vacances à la datcha sont des moments merveilleux de jeux et rires malgré tout.

J'ai beaucoup aimé le chapitre sur les trains aussi, sur la cuisine etc... La photo de couverture m'a tellement rappelé mon enfance – bien que je n'aie pas vu le jour en URSS, non non – j'y ai trouvé des points communs dans les plaisirs et jeux simples et sans frontières de l'enfance dans ces décennies, 50/60. Et concernant la cueillette des champignons, comme pour Elena Balzamo et ses concitoyens russes, c'était un sport familial chez moi !

Quand je dis que j'ai beaucoup aimé, ça ne signifie pas que j'ai trouvé tout ça charmant et spirituel SEULEMENT... Non, bien sûr, car l'auteur sait ironiser, être drôle et décalée, ce qui rend la lecture très instructive sans être ennuyeuse. Puis c'est la vie en Occident, où sans cesse elle s'étonne, s'émerveille, et c'est bien compréhensible. Et ainsi s'égrènent les souvenirs, faits de rencontres et il faut le dire, dans un milieu intellectuel où elle a sa place.

Elena Balzamo a quitté l'URSS de Brejnev à 25 ans, avec un aller simple. Et elle nous livre là un intéressant petit livre, riche en histoire(s), moqueur, parfois féroce, avec un petit arrière-goût « réactionnaire » sur la fin, au sujet du féminisme en particulier. Malgré ça, je la trouve très intéressante à écouter même si je n'adhère pas à chacun de ses propos, et je suis admirative face à son immense culture, littéraire en particulier.

Je vous suggère d'aller sur la page qui lui est consacrée sur le site des éditions Marie Barbier, et d'écouter les vidéos où elle s'exprime sur ses deux ouvrages. »

**BAZ'ART**

4 mai 2020 | baz-art.org



### **Décalcomanies, les jolis souvenirs russes d'Elena Balzamo**

« Un mot sur le savoureux essai d'Elena Balzamo, *Décalcomanies*, à paraître aux éditions Marie Barbier.

Elena Balzamo, née à Moscou, vit aujourd'hui en France. Spécialiste des littératures scandinaves et russe, traductrice, essayiste, elle n'a eu de cesse de jeter des passerelles entre la France et la Russie.

Dans l'étonnant et élégant *Triangle isocèle*, sa précédente parution, Elena Balzamo questionne son rapport à ses origines comme les précédents mais à travers le prisme de l'endoctrinement.

En dix-sept savoureux fragments littéraires, l'autrice revisite avec l'humour et la sensibilité qui la caractérise son enfance moscovite sous Brejnev, un régime totalitaire certes mais qui semble à ce moment là prêt à s'effondrer.

Sous la plume de Balzamo, une simple cueillette de champignons ou la découverte du camping à la belle étoile devient une leçon de vie pleine de candeur mais sans dogmatisme aucun. Car jamais Elena Balzamo ne juge cette Russie du passé, elle l'observe avec un sens du détail et une acuité pleine de bon sens et d'intelligence !

Ces *Décalcomanies* ce sont aussi celles de la découverte d'une importance capitale dans la vie de l'auteur, la Littérature entre Brodsky, et Soljenitsyne, qui lui permettent d'élargir son horizon culturel et le notre par la même occasion.

Entre anecdotes pleines d'humour et souvenirs plus sombres, réflexions légères et d'autres plus graves, Elena Balzamo se raconte, raconte un peu cette Russie révolue et raconte également à quel point la culture slave est si différente de la notre avec un fossé culturel que la romancière découvrirait à l'occasion de ses premiers voyages en Europe de l'Ouest.

Un récit d'un charme fou qui permet de nous ouvrir les portes d'un monde assez méconnu pour nous autres occidentaux nantis...

«La qualité variait d'une photo à l'autre, certaines étaient si floues qu'on avait du mal à les déchiffrer. Les caractères étaient minuscules, mais il n'était plus nécessaire de tout lire en une nuit.» »

## LE SURICATE MAGAZINE

16 avril 2020 | Vincent Penninckx



### Décalcomanies, plongée dans un autre monde

« A l'heure où le monde semble s'uniformiser, où les modes vestimentaires sont façonnées par de grands groupes et où votre café a le même goût de Boston à Kuala Lumpur, il est agréable de lire le savoureux essai d'Elena Balzamo, *Décalcomanies*, paru aux éditions Marie Barbier.

En dix-sept fragments, l'autrice revisite avec humour et finesse son enfance moscovite et sa vie en Occident. De la cueillette des champignons aux aventures en canoë, des longs trajets en train à la philosophie des chauffeurs de taxi, Elena Balzamo nous emmène dans un voyage vers un pays qui n'existe plus, mais dont les habitants gardent encore des habitudes de cette époque pas si lointaine. Et surtout, elle nous invite à élargir notre horizon culturel, grâce à la littérature notamment.

Pour ceux qui connaissent le monde russe, la lecture du livre est drôle et émouvante, car ils n'auront aucun mal à nous imaginer leurs amis ou connaissances à la place de l'auteur, tant ses souvenirs se recourent avec ce qu'ils ont déjà entendu. Pour les autres, la lecture sera rafraîchissante car elle met à mal la vision occidentalisation des choses, et son corollaire que notre façon de faire est la seule imaginable. En effet, en choisissant des thèmes de la vie quotidienne, comme le logement, les vacances, le sport, le lecteur mesurera encore mieux l'écart entre nos deux mondes et le contraste en sera encore plus saisissant.

L'autre attrait du livre, ce sont évidemment les références à d'autres auteurs comme Brodsky, Gazdanov Pasternak ou Soljenitsyne, qui jalonnent *Décalcomanies* de part en part. Ce qui nous aide à mieux comprendre l'auteur d'une part – dis-moi ce que tu lis, je te dirais qui tu es – et nous invite à élargir notre horizon culturel en se lançant dans la lecture de ces œuvres.

*Décalcomanies* est une porte d'entrée vers un autre monde, un univers oublié mais qui a laissé des traces dans l'inconscient collectif de toute une nation. C'est un ouvrage qui plaira à tous les lecteurs curieux, qui ont envie de s'échapper de l'univers uniformisé et aseptisé que l'on essaie de nous vendre. »

<https://www.lesuricate.org/decalcomanies-plongee-dans-un-autre-monde/>

## CAUSEUR.FR

14 avril 2020 | Pierre Rigoulet



Elena Balzamo Photo: Marie Barbier Éditions

« En ces temps où l'on peut tout entendre, y compris des libéraux parler de nationalisations, des anticommunistes primaires et même secondaires, peuvent sans problème, je pense, exprimer quelque chose comme de la nostalgie pour l'Union soviétique. C'est le cas d'Elena Balzamo, qui propose quelques souvenirs sur sa jeunesse moscovite dans les années 1960-1970 et quelques réflexions sur la littérature, l'histoire et l'actualité dont le moins qu'on puisse dire, est qu'elles ne sont pas banales.

Le titre de ce recueil, *Décalcomanies*, rappelle un jeu, une occupation des enfants nés après-guerre qui, à l'Est comme à l'Ouest, trempaient, tamponnaient, collaient des images qu'ils glissaient sur une feuille voire sur leur main ou leur bras. Ces souvenirs sont l'occasion de glissades discrètes, affectueuses, un rien ironiques, de la Russie à l'Occident. Et retour.

### Passion pour le Monopoly

À propos de glissades, l'auteur évoque ses compétitions de ski alpin quand elle était à peine adolescente. Côté soviétique : les enfants qu'on entraîne pour former les cohortes sportives appelées à renforcer le prestige de la patrie du communisme; la misère des équipements (les remonte-pente rudimentaires qu'on y trouvait faisaient partie du butin de guerre sur lequel l'Armée rouge avait mis la main en Allemagne !). Côté nostalgie : la découverte des montagnes de cet immense pays, de l'Oural à la presqu'île de Kola, les Carpates ou le Caucase ou la Géorgie. « Ces voyages aux quatre coins du plus grand pays du monde avaient un goût enivrant de liberté. Pour une équipe d'une douzaine d'ados remuants, il y avait un seul adulte, l'entraîneur, qui avait toujours assez à faire sans jamais suffire. En dehors des heures d'entraînement, on était libre comme l'air. Et on en profitait ».

Une liberté qui avait besoin des failles de l'encadrement pour exister ? Pas facile à superposer exactement avec ce que nous vivons ici tout en employant le même mot.

Les vacances, pour être aussi sacrées que les vacances françaises, en étaient elles une autre illustration. Les Soviétiques frôlaient l'aventure quand ils voulaient s'installer avec leur famille dans une datcha correspondant à leur niveau social. On louait. Mais sans agence de location. On apportait tout, ses draps, sa vaisselle et ses couvertures, après un voyage en train aux horaires incertains. Pas un mot n'était ouvertement

prononcé contre le régime, mais la passion pour le Monopoly en disait plus que toute péroraison hostile : « Petits Soviétiques, futurs bâtisseurs du communisme, nous étions passionnés par ce jeu capitaliste par excellence. Bien évidemment, on ne pouvait pas acheter le kit. Nous l'avions donc fabriqué nous-mêmes, d'après un modèle authentique que quelqu'un avait rapporté d'un voyage à l'étranger (...) Nous achetions des gares, nous bâtissions des hôtels (...) nous encaissions des primes » pendant qu'à deux pas de là, près de la gare, des petites vieilles, bravant la loi qui combattait les néfastes survivances de l'économie capitaliste, vendaient trois carottes et deux oignons de leur potager... Mais cette soif de biens immobiliers n'avait rien à voir avec la cupidité, comme l'auteur le souligne dans un autre chapitre, mais avec la fascination pour les objets occidentaux en général, « autant pour eux-mêmes que parce que c'était des messages d'un monde inconnu et inaccessible. Des ovnis. Des symboles ». Certes, on courait alors le risque que le symbole aimé se substitue à la réalité, et que le Paris de Balzac ou le Londres de Dickens imposent leur « description aussi exacte qu'anachronique de ces capitales et souvent décalées de plusieurs décennies ».

Le décalque d'un univers à l'autre donnait parfois d'étranges transformations avec la complicité plus ou moins ingénue de la population. Le 8 mars, « journée de la femme », était l'occasion d'offrir le bouquet ou le flacon de parfum qu'on ne pouvait offrir ouvertement aux mères – dont la fête avait été supprimée. » De la même façon, l'ancienne Journée de l'Armée soviétique, rebaptisée sous Poutine « Journée des Défenseurs de la Patrie », était devenue, déjà à l'époque soviétique, un substitut de la fête des Pères »...

Même dans les réflexions de la deuxième partie, la Russie n'est pas loin. À Moscou, des chauffeurs de taxi rêvent de solutions radicales pour « réformer ce bordel » et d'autres à Paris « aiment Poutine » qui « saurait vite mettre de l'ordre dans ce bordel ! » Et l'auteur de conseiller à l'un d'entre eux, passionné de Molière et bibliophile – comme aux lecteurs ignorants que nous sommes – la lecture de *Chemins nocturnes* de Gaïto Gazdanov, « un émigré russe qui, dans les années 1920 et 1930, travaillait comme taxi de nuit à Paris ». Son livre, pour le moment méconnu, garde en vie ces hommes et ces femmes qui fuirent le bolchevisme. Son livre, ce sont des humains, tout comme, à l'inverse, les inconnus avec qui l'on va déjeuner lors d'une réception, sont des livres qu'on va ouvrir, comme l'auteur l'explique dans un chapitre intitulé un peu durement « conversations mondaines ».

### Plus de machiniste ni de freins

Elena Balzamo pratique d'abord la conversation mondaine, par le ton calme qu'elle adopte et la division de l'ouvrage en chapitres touche à tout. Puis, comme les chauffeurs de taxis qui lui plaisent tant, la tension monte et elle explose, le lecteur quittant ce petit livre dans deux ou trois claquements de portière brutaux. La douce Elena sort de ses gongs et tout y passe : le féminisme, la langue, inclusive ou pas, et même la Corée du Nord. Qu'on en juge : « Je tiens le féminisme militant pour la seule forme de racisme qui ne tombe pas sous le coup de la loi : ne classe-t-il pas les êtres humains en fonction de critères biologiques (le sexe) ? Et n'est-ce pas ce que partout ailleurs on combat ? (...) Concernant la langue, elle emboîte le pas de Brodsky : « ...Il convient d'aborder avec précaution, presque avec dévotion, tout ce qui dans une langue peut paraître irrationnel, car cette irrationalité est son essence même, elle est en quelque sorte plus ancienne et plus organique que nos avis articulés. À l'égard de la langue, des mesures policières doivent être bannies ».

Quand elle aborde le destin du malheureux Otto Warmbier, condamné à 15 ans de prison pour avoir volé une affiche dans un hôtel de Pyongyang, c'est, je crois pour rappeler qu'il fut victime d'un système où « comme toujours sous la terre communiste, nul n'a d'intérêt personnel à vous anéantir; simplement, la machine est devenue folle, il n'y a plus de machiniste ni de frein ». Les individus, eux, sont ambivalents et capables de tout. Affaire d'environnement, comme le montrent, ici et aujourd'hui, les effets des réseaux sociaux sur lesquelles, « on peut tout se permettre, en toute impunité ». Décalque impossible ou scandaleux ? La barbarie est là aussi, la barbarie de ceux qui ne lisent pas et qui vaut peut-être celle de ceux qui brûlent les livres.

Brodsky hésitait à répondre. Elena Balzamo aussi. »

## L'ALAMBLOG

11 avril 2020 | Éric Dussert

L'Alamblog

### Une enfance soviétique

Par Le Préfet maritime, samedi 11 avril 2020. [Lien permanent](#) [Dernier reçu Premier servi](#)  
Littérature russe, Samizdat, URSS



« Après avoir été charmé par *Triangle isocèle* et ses *Cinq histoires russes*, il nous était difficile de résister à l'attrait du troisième livre d'Elena Balzamo. Traductrice d'origine russe, elle est devenue une figure particulièrement sympathique de la littérature française, et l'on n'a aucun doute sur le charme dégagé par ses écrits. Une intelligence souriante et sensible aux choses qui nous entourent, sans ostentation ni dogmatisme, sans moralisme ni leçon constitue un havre pour le lecteur qui a l'impression de se nettoyer l'esprit à cette lecture, comme il le ferait lors d'une longue promenade dans la nature.

C'est d'ailleurs par la nature qui entoure ses datchas d'enfance qu'elle entame son recueil de chroniques. Ses cueillettes soulignent ce mélange de simplicité, d'étonnement amusé et léger qui caractérise ses écrits, certainement le produit d'une longue expérience de la vie en mode soviétique dont elle nous fait sans nostalgie ni rejet le tableau, racontant ce qu'était pour l'enfant et la jeune fille curieuse des langues l'Union soviétique, ses caractéristiques, ses tares et les qualités de son peuple, puisque le régime politique et économique, aussi totalitaire qu'il soit, ne pouvait empêcher de provoquer d'excellentes réactions parmi sa propre population.

À commencer par un goût immodéré pour la littérature et en sens de l'essentiel dont l'Occident aurait été bien avisé de prendre la mesure. Comme elle cite Joseph Brodsky, reprenons-le à notre tour : « En l'absence de biens matériels, la cote des choses de l'esprit monte facilement en flèche. »

Refaisant son trajet d'exilée de manière non pas chronologique mais affective, Elena Balzamo nous offre des moments de réflexions sentimentales et subtiles qui alternent avec des descriptions pleines de saveur. Celles-ci, souvent amusantes dans leur précision, s'associent pour nous conduire d'étonnements en paradoxes qui dépassent souvent le seul cadre du monde soviétique : la diaspora, le territoire, la variété des modes de vie dans les différents territoires de la Russie soviétique

foment la base du propos de la chroniqueuse, mais elle ne dédaigne pas de signaler au détour d'un développement la viande paradoxalement si rare à la campagne, les objets « ovnis » en provenance d'Occident, ou de nous donner son éclairage sur des sujets qui nous touchent de très près comme la vogue du tatouage ou le féminisme contemporain dont certains excès, contreproductifs, confinent selon elle à la victimisation, et nous lui donnons raison, tout en remarquant qu'elle est l'une des rares auteures à refuser toute féminisation des mots et noms de métiers, signe, à coup sûr, d'une réelle force de caractère qu'il faut saluer — Même si nous ne la rejoignons pas lorsqu'elle limite la révolte des Gilets Jaunes au déversement d'obscénités fascistes sur les réseaux sociaux, mais c'est ici une question très secondaire et cela ne nous empêchera certainement pas souligner qu'ont primé — de loin — à nos yeux les pages consacrées au vol de livre — cette « suspension momentanée des normes éthiques » — puisque ce dernier nimbe comme on pouvait le soupçonner tout l'ouvrage. Et les écrivains eux-mêmes, parmi lesquels les grands Gazdanov, Nekrassov et Brodsky.

En hommage à Gazdanov dont les *Chemins nocturnes* (qu'elle a traduit pour les éditions Viviane Hamy) sont un grand livre du siècle dernier, on note la présence des chauffeurs de taxis russes de Paris, enfants de la diaspora de 1917, et puis celle de jeunes sportifs à la russe, des appartements collectifs, de Bella Eipstein la généreuse, et, ce fameux goût des champignons qui faisait déjà le charme de la *La Planète des champignons* d'Elena Tchijova.

## LE COURRIER DES BALKANS

15 février 2020 | Pierre Glachant

### BLOG • LA MÉMOIRE RUSSE DU « HIÉROGLYPHE SOVIÉTIQUE »

Pierre Glachant | samedi 15 février 2020



« Aujourd'hui, les souvenirs soviétiques se présentent dans la littérature sous le thème du conflit entre les parents et leurs enfants. » Les Journées du livre russe se sont déroulées les 8 et 9 février à la mairie du 5ème arrondissement de Paris. De nombreux écrivains de renom étaient présents pour « décrypter le passé soviétique ».



Nostalgie voilée pour certains, volonté de se réapproprié un passé proche mais déjà lointain pour les plus jeunes, désir de faire la part des choses sur une société où l'individu savait résister en dépit des duretés de l'existence et du régime, la défunte Union Soviétique reste toujours présente dans la mémoire de nombreux écrivains russes d'aujourd'hui.

« La génération née dans les années 60 et 70 est condamnée à tenter de déchiffrer le hiéroglyphe soviétique », résume Lev Danilkin, auteur d'une enquête non-conventionnelle sur Lénine et qui était un tout jeune homme au moment de la chute de l'URSS, vécue comme une « sorte de traumatisme ».

« Je ne me plains pas mais tous mes livres sont consacrés à ce traumatisme psychologique que représente le fait de vivre dans un pays différent » de celui de ses premières années.



Le Courrier des Balkans  
LE PORTAIL FRANCOPHONE DES BALKANS

« Ma génération a reçu pour tâche de décrypter le passé soviétique », insiste-t-il à l'occasion des Journées du livre russe, qui se sont déroulées les 8 et 9 février à la mairie du 5ème arrondissement de Paris, en présence de nombreux écrivains de renom. « Lénine ne voulait pas envoyer tout le monde au Goulag mais créer une société scientifique ».

Olga Slavnikova assure elle aussi être le « témoin » de la « renaissance de cette nostalgie » soviétique. Elle l'explique par cet « attrait très naturel de la jeunesse d'avoir des valeurs qui ne se limitent pas à l'argent ».

« Car ces valeurs existaient et l'individu pouvait sentir faire partie d'un ensemble plus grand que lui-même. Le régime soviétique avait une dimension moderniste en dépit des répressions », ajoute l'auteur de *La locomotive des sœurs Tcherepanov* (Ed. Gallimard).

L'écrivain russo-israélienne Dina Rubina, *Du côté ensoleillé de la rue* (Macha Publishing), est née à Tachkent en 1953, dont elle garde un souvenir ébloui et sensuel. « Il y avait une sorte de liberté du sud, une liberté physique avec le soleil qui se reflétait dans les paroles, sans peur de s'exprimer ».

Il n'en reste pas moins, ajoute-t-elle aussitôt, que « c'était un régime criminel, monstrueux et j'estime que ses dirigeants doivent tous brûler en enfer, y compris Lénine ».

« Tout cela était bien plus compliqué que cela », rétorque Olga Slavnikova, née en 1957 et qui se souvient, émue, de la libération de la parole pendant la perestroïka. « Nous pensions que tout finirait bien malgré la pauvreté et la hausse des prix ». Le « traumatisme » de la fin de l'URSS a été vécu « sous anesthésie » et quand « l'anesthésie est passée, on a senti la douleur ».

« Aujourd'hui, les souvenirs soviétiques se présentent dans la littérature sous le thème de conflit entre les parents et leurs enfants », ajoute encore Olga Slavnikova. Elle est persuadée qu'apparaîtra dans dix ans une nouvelle littérature russe dont l'intérêt sera mondial.



« En Russie, tout change et rien ne change », sourit Ludmila Oulitskaïa, sans doute l'écrivain russe le plus connu à travers le monde, davantage préoccupée aujourd'hui par la question de la « frontière ultime entre la vie et la mort » que par la politique ou le passé. Beaucoup de ses romans se déroulent néanmoins sous l'époque soviétique dont elle a su décrire comme personne l'atmosphère et les destins des Soviétiques ordinaires, malmenés par la violence de l'Histoire.

Dans des souvenirs délicieux et légers, pleins d'humour, Elena Balzamo évoque précisément dans « Décalcomanies » (Ed. Marie Barbier) à paraître en mars, son enfance et son adolescence dans les années 60 et 70, dans une société encore corsetée par le régime mais où l'on savait rire, respirer, rêver, se cultiver.

Des pages charmantes racontent les échappées familiales en canoë dans l'immense forêt russe, à la recherche des champignons, « une passion qui frôle l'addiction » ou bien tout ce que représentait pour une petite moscovite un été à la « datcha », souvent une simple pièce louée à une famille paysanne, l'occasion de découvrir l'immense détresse de certaines campagnes.

“ Plus intéressant de lire que de vivre. ”

Les autorités ne voyaient pas bien sûr d'un « bon œil » tous ces jeunes gens et ces jeunes filles qui s'élevaient dans la nature à cette époque. Même si tout cela « restait parfaitement inoffensif » et que nombre d'entre eux redevenaient « des komsomols bien-pensants dès leur retour à la civilisation », ils ne s'en étaient pas moins encanaillés l'espace d'une nuit d'été en récitant des « poèmes interdits » ou en racontant des « blagues politiques ». « C'était une couche éveillée, instruite, souvent de grands lecteurs, des mélomanes, parfois bien plus cultivés que leurs homologues occidentaux, comme certains l'ont constaté avec étonnement des décennies plus tard. De ce milieu étaient issus la plupart des dissidents, mais aussi des écrivains de talent, de grands hommes de science ».



L'universitaire et traductrice de nombreux romans russes, Irène Sokologorsky, rappelle cette boutade terrible des années 80 sur la passion de la lecture de tout un peuple confronté aux pénuries et à un avenir sombre. « Il était devenu plus intéressant de lire que de vivre ».

L'universitaire et traductrice de nombreux romans russes, Irène Sokologorsky, rappelle cette boutade terrible des années 80 sur la passion de la lecture de tout un peuple confronté aux pénuries et à un avenir sombre. « Il était devenu plus intéressant de lire que de vivre ».

Dans la lignée de son précédent livre de souvenirs, *Triangle isocèle*, Elena Balzamo porte un regard amusé, avec son « œil russe » et son « œil français », avec force anecdotes, sur les décalages et éternels étonnements entre ces deux mondes. « Dans un pays comme la Russie, il faut savoir improviser : aux situations insolites des solutions originales », glisse-t-elle, sourire en coin. Elle se souvient également, un peu gênée, des confidences de ce chauffeur de taxi parisien admirateur de Poutine. « En voilà un qui saurait vite mettre de l'ordre dans ce bordel ». Ou encore, les lectures d'autrefois avec des amis russes d'un vieux livre de recettes gastronomiques avec des ingrédients disparus depuis des décennies : « c'était comme de la fiction » !

Mais l'auteure se garde de toute nostalgie devant ce passé disparu. « A chaque chose son temps ».